

## Vers l'Éden avachi [cycle complet]

Type : 6 ou 7 feuilles A4 recto agrafées, impression électrique ; Dates : ca septembre 1993 ; Matières : poèmes (vers métrique) ; Titres : Vers l'Éden avachi ; Dessins : non

Ce cycle de poèmes, écrit pour l'association Documentation-Réfugiés, où j'ai effectué mon service national qui prenait fin, comportait des sonnets (fautifs) et d'autres formes de vers métriques ou non.

L'association, dirigée par Pedro Vanina, lui-même poète, publiait une revue bimensuelle qui couvrait l'actualité du droit d'asile en France et à l'international : revue de presse des crises politiques dans le monde ; revue de presse relative au droit d'asile ; point juridique ; chroniques des ouvrages parus en lien avec le droit d'asile et les réfugiés. La quatrième de couverture comportait systématiquement un poème.

La fin de mon service approchant, j'avais composé un feuillet de six poèmes, dans mon souvenir. Trois d'entre eux ont paru. Puis, l'association a cessé ses activités. Je n'avais pas de copie du cycle complet. J'ai conservé les fascicules où les premiers poèmes du cycle avaient été publiés. Leur composition en est assez curieuse, en fait.

Lumineuses les choses l'immergent, tout autour de lui  
Pour un instant l'avoir perçu, distinctement, datant  
le bond L'y rejetant, comme s'il se rétractait vers  
Cet horizon, évanoui en bruits divers, d'antiques visions  
L'assaillent, bruissent dans la pavé parisien

Le printemps est tombé, sa vie antérieure  
Mais parlez, sueurs étrangères, on ignore  
Quelqu'un ici, quiconque ! Quittez la lézarde  
Brusque du chemin - soudain (sa vulnérable rêverie  
S'étant, froissée mais lisible toujours, amenuisée :

un choix

Partir

D'où,  
Demeure, la terrasse d'un café (adressez plutôt le regard à la liquide  
Foule, égrenée selon des humeurs (et parlez-lui car elle ne connaît  
Pas ce verbe) ci, on ne vous interrompra pas ; mais on a entendu  
Ces chants, Paris en regorge). Aussi, les villes se ressemblent  
Et semblent se répandre, comme un claquement de silence, vous réécoutez  
Cent fois, ces mêmes coups  
de feu.

Le vocabulaire précieux, la syntaxe alambiquée, la référence constante à l'univers métrique dominant le cycle, pourtant écrit à l'automne 1993. J'avais sans doute eu recours à cette forme très « ciselée » par une sorte d'auto-censure. Le cycle paraît, au final, plutôt dessiner un portrait du poète en exilé qu'évoquer la réalité de l'exil.

Sous le soleil seul,  
Le sol : lumineux et livide,  
Lui : l'immerge son reflet,  
L'immergera...

Et la nuit -  
(distante par étapes  
lentes  
de lui) Flotte  
l'immerge  
La marque de villes en elle  
En l'exil Fuit  
Son ombre amincie

Ce sont des poèmes exaspérants par leur prétention stylistique mais, hybrides et composites, ils ont un caractère assez singulier.

Tu te crois donc exilé ;  
Ayant construit un radeau  
Confiant en son dur dos,  
Quoiqu'il ne fût pas ailé

Quand la mer a son registre !  
Tel que le rivage imite  
L'étendue de ses limites  
Elle t'offrit son sinistre

Chant,  
de lointains changements  
T'ont laissé sans voix, hors du  
Pays où tu t'es rendu  
Réduit à des sédiments

(Âme éparse en une voix  
flottante).  
Sans rien entendre  
de sa parole en méandres  
Malsains, peut-être grivois !

On saura les renvoyer :  
Ne sont-ils pas dangereux,  
Ces accords malheureux  
A cette heure où festoyer ?

Obscénité ! Il nous faut  
La paix ! Que fais-tu ici  
Et tes atroces récits

Nous te l'apprendrons, sont faux !

Si ta condition te navre  
Regarde, parisien, n'importe  
Où n'offre aucune porte  
La douleur sera ton havre.

Cette série se rattache nettement aux sonnets et autres formes métriques auxquels je me suis consacré discontinûment tout au long de l'année 1993. Elle est aussi un symptôme du regain de l'emprise que pouvait avoir sur moi Stéphane Mallarmé à ce moment, alors que mon admiration pour cet auteur n'était plus si contraignante l'année d'avant.